



**UN VIVANT QUI PASSE**  
NICOLAS BOUCHAUD  
ERIC DIDRY  
VÉRONIQUE TIMSIT

théâtre  
garonne

UNE PRODUCTION OTTO PRODUCTION ET THÉÂTRE GARONNE

**OTTO**  
PRODUCTIONS

## LE CLUB DE MEDIAPART

### EN HAUT LE TG STAN, EN BAS NICOLAS BOUCHAUD, DEUX HABITUÉS OCCUPENT LA BASTILLE

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

03.01.2022

**L'acteur Nicolas Bouchaud et ses acolytes Eric Didry et Véronique Timsit, poursuivent leur aventure commune qui ne ressemble à aucune autre avec « Un vivant qui passe » d'après Claude Lanzmann.**

(...) Après les spectacles nés de livres écrits par Serge Daney (*La loi du marcheur*), Iohn Berger (*Un métier idéal*), Paul Celan (*Le Méridien*), Thomas Bernhard (*Maîtres anciens* dont Mathieu Amalric a signé une version filmée que l'on verra bientôt), voici donc *Un vivant qui passe* d'après, non un livre, mais un film de Claude Lanzmann.

C'est un entretien que Claude Lanzmann mena pendant le tournage de *Shoah*. Il ne l'intègre pas au film au long court mais en fait un autre, à part, titré *Un vivant qui passe*. A partir du script du film, Sami Frey en avait donné il y a peu une lecture du Théâtre de l'Atelier, mêlant -comme il l'avait fait pour plusieurs textes de Beckett - intensité du regard et concentration douce du dire. Nicolas Bouchaud et sa bande ont préféré travailler à partir des rushes du film pour composer le spectacle. On entre un peu plus dans la personnalité de l'interviewé, Maurice Rossel (Nicolas Bouchaud), un Suisse, délégué à Berlin du CICR (Comité international de la Croix-Rouge) et celle de l'intervieweur Claude Lanzmann (Frédéric Noaille que l'on a vu dans la plupart des spectacles de Sylvain Creuzevault).

Maurice Rossel était jeune quand, mandaté par le CICR, il est autorisé à visiter le camp d'Auschwitz en 1943 et l'année suivante celui de



© Jean-Louis Fernandez

Theresienstadt où Adolf Eichmann a minutieusement préparé sa visite en contrôlant toutes les apparences. Maurice Rossel ne voit rien, ne sent rien, tout au plus voit-il des corps squelettiques aux regards vides. Veut-il ne rien voir, ne rien soupçonner ? La mise en scène était-elle si parfaite ? Comment ne voit-il pas un masque de terreur dans le regard des détenus ? Quand Lanzmann le rencontre, c'est un homme âgé à la mémoire claire et obscure. Il le presse de questions, le soupçonne de n'avoir voulu rien voir, de ne pas avoir senti l'odeur des fours crématoires, de n'avoir pas songé un instant qu'on avait mis en scène sa visite à l'exemple des villages Potemkine de la Russie tsariste. Lanzmann frappe, vise le foie, l'estomac, tente un crochet au menton. Rossel encaisse, esquive, cherche la parade, il semble un instant sonné mais ne tombe pas à terre.

Le théâtre reprendra le dessus sur le tard pour aérer l'atmosphère et détendre les gorges serrées, telles ces pin-ups en petite tenue qui défilent sur le ring en tenant entre leurs mains une pancarte annonçant le numéro du prochain round. Par deux fois les deux acteurs se livrent à un numéro burlesque et chantent, On est au théâtre, non

## LES TROIS COUPS

### OBSERVER LE TRAVAIL DE L'ACTEUR : REPENSER LA DRAMATURGIE D'« UN VIVANT QUI PASSE »

Entretien avec Nicolas Bouchaud, comédien, épisode 3  
LORÈNE DE BONNAY

03.01.2022

**Dans « *Sauver le moment* », Nicolas Bouchaud évoque sa trajectoire sous forme de récits fragmentés, d'instant forts égrenés sur trente ans. Son travail mêle les spectacles de troupes et, depuis 2010, des projets artistiques plus intimes. Le dernier d'entre eux, « *Un vivant qui passe* » d'après Claude Lanzmann, est encore à l'affiche du théâtre de la Bastille.**



© Jean-Louis Fernandez

**Comme s'attaquer à Lanzmann, aborder l'antisémitisme qui est un terrain miné (aujourd'hui)? Ce sujet brûlant a-t-il affecté la dramaturgie, nécessité une forme théâtrale délicate, sobre?**

En décidant de faire ce projet, je ne me suis pas dit pas que je voulais parler de l'antisémitisme. Je désirais rendre compte d'une intuition que j'avais eu en voyant le film en 1997. Qu'est-ce qui se noue dans cette rencontre entre deux hommes qui sont sur des positions radicalement différentes? Ce qui me touche, c'est ce que je sens de Maurice Rossel (représentant suisse de la Croix-Rouge en 1944, invité par les Allemands à visiter le camp de Theresienstadt), la complexité de sa situation, ce que je pressens du piège que lui tend Lanzmann: ce film de 70 min que Lanzmann décide de nous montrer. Il y a une dramaturgie très intéressante dans ce documentaire qui ressemble à une enquête policière. Voilà ce qui m'intéresse dans un premier temps. Pas le sujet. Même si je m'aperçois, après coup, en me retournant sur mes spectacles, que la Shoah est très

présente (Daney, enfant, découvre le cinéma au sortir de la guerre; les romans de Bernhard et la poésie de Celan sont irrigués par la Shoah). Mais je ne crée pas *Un vivant qui passe* pour le thème.

Ce qui m'intéresse d'abord c'est de prendre la place d'un gars indifférent, une sorte de touriste de l'Histoire comme nous pouvons tous l'être parfois, face à certaines situations. Certes, l'antisémitisme est sous-jacent, même si Rossel ne se pense pas antisémite: il dit détester les Antisémites quelques minutes après avoir déclaré que les Juifs de Theresienstadt l'ont profondément agacé... Ce qui m'intéresse dans le document, c'est la surface de projection que peut offrir un personnage comme Rossel: elle nous renvoie une image de l'être humain assez sale, pas du tout positive, mais à partir de laquelle on peut réfléchir.

Toute mon équipe voulait que je joue Lanzmann afin d'avoir ma lecture physique, sensible, du projet, comme dans les quatre précédents spectacles. Car c'est par

Lanzmann qu'on entre dans l'œuvre. Mais j'avais le sentiment d'avoir déjà expérimenté des rôles comme le sien, et Rossel me passionnait : il est furieux, piégé. J'ai voulu retranscrire le trouble ressenti en découvrant le film, l'identification possible, la zone grise.

En choisissant pour partenaire Frédéric Noaille (rencontré dans la troupe de Sylvain Creuzevault), j'ai misé sur le fait, outre les qualités d'acteur de Frédéric, que notre relation était assez forte pour qu'on fasse ce travail ensemble.



**Vous semblez aussi partager une certaine proximité, également, dans le jeu d'acteur : une joie, une facétie déconcertante...**

Oui, c'est vrai. Les acteurs se mettent dans une position de témoins, mais nous ne sommes pas Rossel et Lanzmann. Nous ne reproduisons pas le documentaire. Nous regardons un film qui lui-même regarde quelque chose d'autre : voilà l'objet du spectacle. À certains moments, Frédéric et moi sommes pleinement dans le dialogue et cette chose se voit. À d'autres, nous sommes deux acteurs en train de travailler, de nous interroger aujourd'hui sur une période de l'Histoire.

**Les spectateurs sont donc piégés ?**

Exactement. Ce film de Lanzmann est celui qui parle le plus de mise en scène (la mise en spectacle d'une réalité créée par Adolf Eichmann, responsable de la logistique de la « solution finale », pour camoufler l'atrocité des camps, et le montage final des rushes). On préfère évidemment la mise en scène du cinéaste à celle des Nazis. Le contexte est passionnant : Rossel explique que ses « dirigeants à la Croix Rouge sont tous des pro Nazis parce que ce sont des anti Communistes de base ». Lanzmann ne nous montre pas la tragédie d'un homme seul, mais celle d'un homme dans un contexte ; il met en perspective. Le cinéaste n'est pas le représentant de l'objectivité : il s'attribue lui-

même une réplique de Rossel dans le montage final ! Après la lecture du discours terrible de Epstein, c'est lui qui note à quel point « *c'est déchirant comme document* ».

Il y a aussi une vérité historique que nous n'avons pas rétablie : Rossel est allé à Theresienstadt avant d'aller à Auschwitz. Dans le documentaire, le montage laisse penser qu'il se rend à Auschwitz avant de visiter le ghetto de Theresienstadt. Ainsi, lorsque Lanzmann demande à Rossel : « *mais vous saviez à ce moment-là ce qu'était Auschwitz ?* » Ce dernier répond que oui. C'est chargé quand on imagine ce qu'il a vu là-bas. Mais en réalité, il n'y est pas encore allé....

Les rapports humains sont d'une telle complexité : Rossel affirme qu'il signerait encore son rapport de 44, des années après, comme pour se dédouaner, pour assumer, de façon provocatrice, face à un homme (Lanzmann) qu'il prend pour un sociologue et qui est entré de force chez lui. Rossel se déclare fils d'ouvrier, homme de gauche : on pourrait croire qu'il est anti Nazi. Mais, il est impressionné par la « haute » société allemande rencontrée lors de son séjour dans la maison de l'actrice Brigitte Helm, et agacé par les riches Juifs qui jouent « passivement » et silencieusement la comédie pour des visiteurs tels que lui... Une telle ambivalence fait le miel d'un acteur.

## LES TROIS COUPS

### LE JEU DE LA MORT ET DU REGARD

LAURA PLAS

06.12.2021



© Jean-Louis Fernandez

Présenté comme une adaptation des rushes du documentaire éponyme de Claude Lanzmann, « Un vivant qui passe » s’empare des moyens du théâtre pour interroger misères et grandeurs de la représentation. Un spectacle passionnant, mis en scène avec intelligence et porté par deux interprètes de haut vol.

En pleine deuxième guerre mondiale, Maurice Rossel, citoyen suisse, est mandaté par la Croix Rouge Internationale pour enquêter sur ce qui se passe dans « *les camps de civils* ». S’il parvient en effet jusqu’à Auschwitz, il ne repère rien que des détachements hâves de détenus en pyjamas : yeux hagards qui disent leur stupéfaction de découvrir « *un vivant qui passe* ». Il est aussi envoyé au ghetto de Theresienstadt pour voir « *au-delà* ». Mais sa visite est attendue. Elle a été aussi soigneusement préparée par les Nazis qu’un circuit touristique. Car la citadelle est un « *ghetto pour la montre* ». Rossel accumule donc les clichés dans tous les sens du terme. Il en a plein la vue et ne voit... rien. Le rapport qu’il rédige est élogieux, ce qui glace le sang presque autant que le ton placide avec lequel il affirme, quarante ans plus tard, qu’il le signerait à nouveau.

Rossel n’est pas un dignitaire nazi, plutôt un gars satisfait de lui-même, profitant de la

villégiature offerte aux membres du comité international à Wannsee, sans s’interroger. Ses propos, mélange de vile admiration pour des Nazis « *très corrects* » et d’antisémitisme larvé suffiraient à un faire un sujet, son aveuglement, un mystère effrayant. Mais le film de Claude Lanzmann est par ailleurs émaillé de références au théâtre. Par exemple, le vieil homme explique avec un parfait cynisme lors de l’entretien qu’il a avec le cinéaste : « *c’était une partie de théâtre qu’on se jouait* ». À la mise en scène : les Nazis ; comme uniques spectateurs : trois observateurs internationaux ; comme interprètes : une population qui joue le fusil sur la tempe.

C’est pourquoi le spectacle mis en scène par Éric Didry, Véronique Timsit et Nicolas Bouchaud est à la fois une contre-visite et une contre-dramaturgie. Une contre-visite d’abord. Exhibant dès les premières minutes les codes de l’exercice (guidage, minutage du spectacle digne de celui qui fut mis en place par les Nazis), les interprètes les détournent facétieusement. Bien sûr, on aura droit aux passages attendus, mais on s’autorisera le chemin de traverse (l’évocation de rushes absents du film de Claude Lanzmann, la farcissure musicale, la note décalée et humoristique), bref, un vrai regard.

L'interrogation éthique passe ainsi par une proposition esthétique. Car la fidélité est sans doute dans la compréhension du travail cinématographique de Lanzmann, laquelle induit justement (paradoxalement?) certains décalages avec la source. Quand on sait l'amour de Nicolas Bouchaud pour le septième art, on ne s'en étonne pas. On relèvera peut-être, dans la pièce comme dans le film, une défiance face à l'image d'archive et le crédit accordé, au contraire, à la parole (du témoin / de l'acteur qui lui prête son corps). Chez Lanzmann, les seules images de la citadelle lui sont contemporaines. Dans le spectacle, nulle archive non plus. Les images sont des toiles peintes dont le réalisme naïf est dénoncé par les quelques accessoires qui les redoublent ou n'entrent pas dans le cadre qu'elles dessinent. Dérangeante, comme la petite balle rouge d'un enfant dans un bureau ordonné, la réalité surgit par le son. Le bruitage dénonce le « faire-vrai » de la représentation, d'autant que sa fabrication finit par être dévoilée. La vie de Theresienstadt apparaît ainsi dans un chant ou une captation sonore. Moment poignant.

### **Jouer ? Déjouer.**

Dans le discours de Maurice Rossel, la notion de jeu évoque une partie d'échecs cruelle où l'on échange trois prisonniers, contre trois autres, sans état d'âme, où les « *Israélites* » sont considérés comme des pions qui « se permettaient de durer » (*sic*). À moins qu'il n'évoque une représentation à laquelle on adhère avec la plus parfaite indifférence. « Ça joue » tout autrement dans la représentation théâtrale. Ça joue, en fait, sans se jouer du spectateur. Mais ça baille. La

scénographie amovible se défait et laisse des interstices vers le hors-scène. La distribution interdit l'identification, puisque Frédéric Noailles, qui n'a pas l'âge de Lanzmann au moment de l'entrevue, confère au cinéaste une présence beaucoup plus sensible. De plus, Nicolas Bouchaud construit un Rossel patelin, proche du grotesque et toujours inquiétant. En définitive, l'un et l'autre ne donnent pas l'illusion d'être les personnes qu'ils représentent. On déjoue autant qu'on joue.

Mais ils savent faire entendre ce que Claude Lanzmann et Maurice Rossel se disent au-delà de la politesse compassée des échanges, des concessions polies, ce qu'ils taisent aussi par cautèle ou pugnacité. Car le documentaire de Lanzmann n'est pas seulement glaçant dans ce qu'il révèle du passé, mais en ce qu'il révèle la permanence du passé dans le présent. En dépit du flou étudié, des trous de mémoire opportuns, de la maîtrise de Maurice Rossel, ça parle en lui. Le théâtre a le pouvoir de dévoiler que ce « *maître menteur* » est parlé. Sa façon de s'exprimer au sujet des dignitaires allemands, du président Paul Eppstein, les expressions « *200 familles* », « *prééminents* » révèlent une haine chevillée à des préjugés. Le choix des rushes s'attache à montrer que ces œillères aveuglaient le comité international de la Croix Rouge et bien d'autres responsables.

Parce qu'on retrouverait des mots voisins, cousins, dans bien des discours actuels, autant que pour la force de la proposition et de ses interprètes, il faut voir *Un vivant qui passe*. Par chance, une belle tournée attend le spectacle.



# L'étoffe des Songes

## L'ÉTOFFE DES SONGES

### UN THÉÂTRE QUI QUESTIONNE EFFICACEMENT

M.A.

11.12.2021

Pourquoi ne voit-on pas ce qui est devant nous ? Qu'est-ce qui nous rend aveugle au milieu de la pire des horreurs ? Il y a des spectacles inclassables qui naissent de l'envie des artistes d'instaurer un dialogue avec le public. La matière est moins dans le texte écrit que dans les idées partagées. Nicolas Bouchaud trace sa route sur ce chemin-là, avec *La loi du marcheur*, *Interview* ou *Un métier idéal*. Ses spectacles, préparés avec ses fidèles complices, sont une invitation ouverte à la réflexion par un acteur qui serait un prof de philo idéal. Un vivant qui passe s'inscrit dans cette lignée. Sur scène, Nicolas Bouchaud et Frédéric Noaille réussissent l'exploit de parler de camps de concentration sans en montrer un seul. Ils gardent toujours la distance nécessaire pour poser la question de la responsabilité des témoins.

Le spectacle s'inspire d'un documentaire réalisé en 1997 par Claude Lanzmann à partir de recherches faites pour son film *Shoah* (1985). Le réalisateur a interviewé Maurice Rossel, délégué du Comité International de la Croix Rouge à Berlin, qui a visité le camp de Theresienstadt en 1944 et en a rédigé un rapport positif. Claude Lanzmann a fait des coupes pour le montage. Nicolas Bouchaud et son équipe repartent des rushes d'origine pour le spectacle, choisissant leurs propres coupes, ce qui donne immédiatement envie de voir le film d'origine.

Ils sont deux sur scène, Nicolas Bouchaud et Frédéric Noaille, dans les rôles respectifs de Maurice Rossel et de Claude Lanzmann. Le décor est un trompe-l'œil en carton-pâte représentant une bibliothèque et un fauteuil. D'emblée, les comédiens instaurent de la distance avec les faits. Ils se présentent en guides, remercient le visiteur d'avoir choisi la « visite en vrai » plutôt qu'en audio-guide, donnent des précisions sur les événements à venir. La distanciation avec les personnages et les faits commence, condition nécessaire à la

réflexion au-delà de l'émotion. L'interview sera même coupée par des ballons d'enfants, des bruits de cuisine, une chanson écrite dans le ghetto jouée avec le chapeau melon de Charlot. Le duo final est très beau, symbole de la comédie jouée à tous les niveaux.

La confrontation des deux personnages est saisissante. L'entretien est capital pour Claude Lanzmann qui a travaillé sur le sujet de la Shoah pendant douze ans. Il a piégé Maurice Rossel en débarquant chez lui sans prévenir. Il mène son entretien le plus délicatement possible pour ne pas rompre le fil, tout en insistant sur les faits : que savait-il ? qu'avait-il entendu ? sachant ce qu'il sait aujourd'hui, écrirait-il le même rapport ? Les questions sont précises, contenues mais implacables. Elles reviennent au sujet quelles que soient les diversions de Maurice Rossel.

Face à Claude Lanzmann, les réponses de Maurice Rossel semblent voler dans toutes les directions. Leur juxtaposition est pourtant édifiante grâce à la détermination de l'interviewer. Se mêlent un étalage de circonstances voulues comme « atténuantes », sa jeunesse, la volonté des nazis de montrer un ghetto modèle maquillé, une vitrine de circonstance, les limitations des prérogatives de la Croix Rouge. En creux se dessinent aussi un antisémitisme rampant, un mépris des « privilégiés », que ce soient envers les « deux cents familles » dirigeantes suisses ou ceux qui seraient détenus à Theresienstadt. Le jeu d'acteur de Nicolas Bouchaud est fascinant : regards fuyants, gestes contraints. Son incarnation du personnage permet de mieux comprendre le comportement de Maurice Rossel.

Un vivant qui passe montre toute la force du théâtre quand il questionne les faits. La distanciation permet d'avoir le recul nécessaire, l'incarnation de notre humanité nous interpelle directement. À voir absolument.

# Les Inrockuptibles

## LES INROCKS

### POURQUOI IL EST PARTICULIÈREMENT URGENT (EN CE MOMENT) DE VOIR « UN VIVANT QUI PASSE »

FABIENNE ARVERS

10.12.2021

Avec "Un Vivant qui passe", Nicolas Bouchaud débusque le silence et le refus de voir l'évidence de la montée de l'antisémitisme.

C'est un fléau sans fin qui fait mine de s'assoupir, en certains lieux ou certaines époques, pour mieux se réveiller, toujours et partout. Lorsque Claude Lanzmann s'est lancé dans le tournage de *Shoah*, il a voulu documenter les moyens qui ont permis au plus grand génocide du XXe siècle de se perpétuer. Pas seulement les moyens physiques, concrets, mais aussi l'aveuglement généralisé : le refus de voir, le déni, l'indifférence.

Alors, dans la continuité des spectacles qu'il conçoit à partir de textes non théâtraux – depuis *La Loi du marcheur*, à partir d'entretiens de Régis Debray avec Serge Daney –, c'est le film *Un vivant qui passe* de Claude Lanzmann que Nicolas Bouchaud a décidé de porter à la scène, où le réalisateur interviewe Maurice Rossel, délégué du Comité international de la Croix-Rouge à Berlin pendant la Seconde guerre mondiale. Il visita le camp d'extermination d'Auschwitz et le camp de transit de Theresienstadt avant la déportation vers Auschwitz et Treblinka... mais ne vit rien de l'horreur en cours. Sans doute le film qui fait le mieux écho à la cécité volontaire et collective face à la résurgence de l'antisémitisme que l'on connaît aujourd'hui.

Dans une interview avec Laure Dautzenberg, Nicolas Bouchaud raconte la genèse du spectacle après que Dominique Lanzmann (l'épouse de Claude) lui a donné l'autorisation de faire un spectacle à partir du film réalisé pour Arte en 1997 et aussi des rushes non utilisés alors, pour répondre à la durée imposée par la chaîne de télévision. Notamment des éléments qui concernent le CICR : " Car Un vivant qui passe n'est pas seulement le drame du seul Maurice Rossel, c'est celui d'un homme

*pris dans cette période de l'histoire et dans des mécanismes bureaucratiques qui font qu'à un moment, tout le monde savait ce qu'il se passait, et que pourtant rien n'a été fait."*

#### Manipulation

Dans un coin du plateau, deux panneaux de bois peints reproduisent le bureau et le fauteuil voltaire de Maurice Rossel. Un décor en trompe-l'œil. Comme la visite du camp de Theresienstadt qu'il fit à l'invitation des Nazis durant laquelle il ne vit pas la tromperie évidente, la mascarade éhontée d'une "ville pour les Juifs". "Il se laissa bernier jusqu'au bout, faisant un rapport positif qui a des conséquences terribles. Il rend possible la poursuite des déportations. C'est concret."

Nicolas Bouchaud interprète Rossel face à Frédéric Noaille dans le rôle de Claude Lanzmann. Les deux sont épatants dans ce dialogue de sourds où les faits, têtus et documentés, contredisent les impressions faussées par les mises en scène préparées par les Nazis pour cet homme venu d'un pays neutre, la Suisse, à 25 ans, sans formation, pour visiter les camps de prisonniers de guerre puis de civils. Une crédulité que Nicolas Bouchaud ne peut s'empêcher de teinter d'ironie. Un tour de chant, chapeau melon sur la tête, clôt le spectacle ou plutôt, devrait-on dire, le démontage implacable de cette "visite arrangée". "L'extermination des Juifs d'Europe central vient certes au départ d'une idéologie raciste, mais ce n'est pas le racisme à lui seul qui rend possible une telle production industrielle de cadavres, insiste Nicolas Bouchaud. C'est l'ingénierie sociale, ce sont les industries, l'économie. C'est le silence et le mensonge de l'Allemagne, de la France, de la Suisse, des pays européens et de leurs institutions." Ce silence indécent que rompt à point nommé ce spectacle nécessaire.

# Toute La Culture.

## TOUTE LA CULTURE

### « UN VIVANT QUI PASSE », L'HISTOIRE FACE AUX TÉMOINS AU THÉÂTRE DE LA BASTILLE

AMÉLIE BLAUSTEIN NIDDAM

08.12.2021

#### Retour aux sources

Rappel des faits, c'est le cas de le dire ! En 1985 Claude Lanzmann sort *Shoah*, un documentaire fleuve qui est aujourd'hui une source inépuisable pour comprendre l'extermination des Juifs d'Europe. Et nous pensions tout savoir de cette œuvre majeure. Et bien non. Nous découvrons grâce à ce spectacle que des rushes n'avaient jamais été exploités. Ils concernent l'entretien qu'eut Claude Lanzmann avec Maurice Rossel en 1979, pendant le tournage de Shoah. Rossel était un médecin suisse et un fonctionnaire du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) et a commis un rapport bien maigre sur Auschwitz et un autre ubuesque sur le camp Potemkine de Theresienstadt, véritable faux camp tout propre qui donnait l'illusion aux visiteurs que tout le monde allait bien. Or, tout allait mal, les Juifs étaient exterminés chaque jour.

Cette visite du CICR à Theresienstadt est très connue. Ce qui ne l'est pas c'est la révélation du spectacle. En 2020, Dominique Lanzmann donne à Nicolas Bouchaud les rushes du film, et la pièce part ce matériau et non du film final montré depuis 1997.

#### Je n'ai rien vu. Je ne savais pas

Parlons théâtre maintenant ! Nous sommes dans un décor qui fait vraiment décor. Un grand panneau peint représente une bibliothèque en trompe-l'œil. C'est étonnant, pas très moderne, et pour cause, et l'idée est géniale, c'est un décor dans le décor. Ce lieu est la représentation de la bibliothèque de Maurice Rossel dans un musée. Et la pièce passe son temps à faire des allers-retours entre l'événement, sa mémoire et le mouvement de sa perception. Frédéric Noaille est un incroyable Lanzmann, prêt à tout pour filmer les témoins tant qu'il est encore temps. Se déroule alors une interview qui est troublée par des flash-backs et des modifications de lieux. Bouchaud que nous avons quitté il y a quelques semaines transformé en mafieux gominé chez Creuzevault, est ici un médecin de province, pépère dans son fauteuil bourgeois. Et alors il parle, et c'est glaçant, nauséux même. Le mec dit n'avoir rien vu. Il est allé à Auschwitz, a vu les déportés marcher d'Auschwitz à Birkenau, mais non, il n'a rien vu. Il a parlé à Rudolf Hess mais il n'a rien vu. Et pire, il a passé 6 heures, 6 heures ! à Theresienstadt, royaume de la fake news avant l'heure, et il dit que tout cela ne lui semblait pas très vrai. Mais il a fermé sa gueule, protégeant la neutralité criminelle de la Croix Rouge.

Mais attention, *Un vivant qui passe* n'est pas une pièce documentaire, c'est une pièce qui part du documentaire pour faire agir la parole, la rendre théâtrale. Il est glaçant de voir les comédiens s'enfoncer dans ces mises en abymes infinies : le mensonge de Terezin, la parole du témoin de ce faux lieu, dupé, et la question si cruciale de la mémoire des témoins qui ne sont que des vivants après tout. Et celui-là n'est ni mieux ni pire, il était là, c'est tout, et pour l'éternité, il n'aura rien vu dans le temple de la mort.

# Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

## LE JOURNAL D'ARMELLE HÉLIOT

### NICOLAS BOUCHAUD, LE THÉÂTRE DE L'HISTOIRE

### ARMELLE HÉLIOT

06.12.2021

**Avec « Un vivant qui passe », d'après Claude Lanzmann, il s'intéresse aux mises en scène des nazis et à l'aveuglement plus ou moins consenti d'alors. Face à lui, l'excellent Frédéric Noaille.**



© Jean-Louis Fernandez

Nicolas Bouchaud ne cesse d'entreprendre. Embarqué dans des productions amples, ainsi *Les Frères Karamazov* selon Sylvain Creuzevault, il prend le temps de lire, d'écrire (son livre, *Sauver le moment*, paru en janvier 2021 chez Actes Sud est un grand succès), de composer des spectacles originaux, le plus souvent à partir de matériaux non destinés au théâtre.

Après, notamment, *La Loi du marcheur* d'après Serge Daney, *Un métier idéal* d'après John Berger, voici donc un travail à partir des rushes qui ont été la base de *Un vivant qui passe*, un film-documentaire, un livre de Claude Lanzmann. Une matière filmée pour Shoah mais qui n'y fut pas incluse.

Le grand intérêt de cette version pour la scène est que, guidée par Dominique Lanzmann, veuve de l'écrivain et cinéaste, l'équipe d'adaptateurs a pu avoir accès aux rushes – rushes des rushes- du travail de Lanzmann sur cet épisode particulier de son enquête.

Equipe, oui : excellent trio de Véronique Timsit, Eric Didry, Nicolas Bouchaud, habitués aux travaux délicats.

Ici, il s'agit de s'interroger sur l'aveuglement d'un homme, Maurice Rossel, délégué de la Croix Rouge Internationale, chargé de visiter les camps allemands en pleine guerre, mais qui se laisse berner.

Sur ce thème l'écrivain espagnol Juan Mayorga avait composé une pièce très intéressante, créée en France par Jorge Lavelli, *Chemin du ciel (Himmelweg)*.

Ici, on est dans l'âpre réalité. On voit comment Lanzmann, débarquant volontairement par surprise chez ce témoin, ne le lâche pas. Frédéric Noaille est remarquable dans la pugnacité de Lanzmann, jusqu'à la manipulation discrète. Lanzmann est comme un flic, il veut des aveux.

Le Rossel de Nicolas Bouchaud possède une sincérité certaine. L'homme s'en veut. On le ressent. Mais il a baigné dans une culture ambiguë : les personnes juives, « israélites » comme il le dit, n'étaient pas très bien vues, dans son monde. Mais il est clairement du côté du combat. Il se fait avoir, épouvantablement.

Il y a quelque chose d'une chorégraphie dans cet affrontement sur fond de bibliothèque. Thierry Thieû Niang, présent dans les remerciements, a visiblement donné des conseils... Cela allège la représentation qui échappe ainsi au côté dossier historique. N'en disons pas plus, mais les deux interprètes vont même plus loin, s'appuyant sur des activités qui existaient dans les camps.

Ajoutons un mot : si Maurice Rossel n'est pas ménagé par Claude Lanzmann, c'est lui qui prononce ces mots : « un vivant qui passe ». En contexte, c'est glaçant. Mais en titre, c'est beau...

## LIBÉRATION

### «UN VIVANT QUI PASSE» AU THÉÂTRE DE LA BASTILLE : INDUIT EN HORREUR

ANNE DIATKINE

06.12.2021

Michel Rossel interrogé par Claude Lanzmann en 1979 (*Why Not Productions*)



**L'adaptation du documentaire de Claude Lanzmann sur l'aveuglement d'un délégué de la Croix-Rouge lors de sa visite du camp d'Auschwitz et du ghetto de Theresienstadt est mise en scène de façon redoutablement intelligente, allant au-delà de la cruelle lucidité de l'œuvre originale.**

C'est rare, un spectacle qui provoque immédiatement la nécessité de le confronter au film dont il est issu, puis de le revoir tout de suite après, parce qu'il déploie une énigme et une émotion que la représentation n'épuise pas et dont les comédiens sont les dépositaires en acte. Un vivant qui passe, construit avec les quinze bobines de rushes du film de Claude Lanzmann fait partie de ces moments de théâtre rarissimes qui montrent une pensée silencieuse en train d'advenir, et où l'on est donc suspendu aux expressions, intonations, des deux acteurs, Nicolas Bouchaud en premier, puisqu'il incarne l'homme en train de prendre conscience de son aveuglement, et Frédéric Noaille, qui tient merveilleusement le rôle de Claude Lanzmann, intervieweur-accoucheur hors pair, sans chercher à ressembler une seconde à son modèle.

C'est exceptionnel, un spectacle qui traite du génocide des juifs par le régime nazi, mais qui ne soit en rien commémoratif ou sentencieux, car toute la tension dramatique se déploie dans le présent du jeu. Intelligence de la mise en scène qui entrelace avec clarté trois niveaux temporels en partant d'aujourd'hui. Nous sommes donc conviés à une « visite » du documentaire *Un vivant qui passe*, tourné en 1979, pendant la conception de Shoah. Sur scène, il n'y a pas grand-chose, le trompe-l'œil d'un salon vieillot et bourgeois, un fauteuil Voltaire vert, un petit coucou suisse dans un coin, et le spectateur s'étonne de ce bout de

décor en carton-pâte qu'aucun décorateur digne de ce nom ne peut aujourd'hui imaginer. Erreur. De trompe-l'œil, de duperie, de ce que signifie l'action de voir, et de mise en scène, il ne sera question que de ça. Les prémices nous sont présentées d'emblée par une voix off qui nous remercie d'avoir choisi « la visite du documentaire en chair et en os plutôt que l'audioguide, c'est mieux pour nous ».

#### **Ghetto supposé modèle**

Claude Lanzmann toque donc sans s'être annoncé à la porte de Maurice Rossel, médecin délégué au Comité international de la Croix-Rouge (CICR) qui fut le premier, tout jeune homme à passer quelques heures à Auschwitz, et le 23 janvier 1944, dans un ghetto supposé modèle, celui de Theresienstadt où les « déportés civils », comme les nomme Rossel étaient en transit avant d'être expédiés vers Auschwitz et Treblinka. A la suite de sa visite à Theresienstadt, dont Rossel comprendra au fur et à mesure des questions de Lanzmann qu'elle a été préparée durant six mois par les SS et qu'il n'a vu qu'une façade briquée à des fins de propagande, le délégué suisse écrira un rapport somme toute favorable. Il notera que le camp est une « une ville de province normale ». Seule remarque légèrement critique : le surpeuplement de ladite ville. Sinon, les femmes portent des bas en soie, des opéras se jouent dans des théâtres, il y a un jardin d'enfants, et même une synagogue.

## WEBTHÉÂTRE

### « UN VIVANT QUI PASSE » D'APRÈS CLAUDE LANZMANN

CORINNE DENAILLES

06.12.2021

On a pu voir récemment *Un vivant qui passe* interprété par Sami Frey au Théâtre de l'Atelier sur un mode minimaliste, presque neutre, qui donnait à entendre le texte, rien que le texte, à peine une intonation différente pour signaler le changement de locuteur. À peine deux mois plus tard, voici une tout autre version, ni plus ni moins forte que celle de Sami Frey, mais très différente. En effet, non seulement l'entretien est mis en scène et en espace, interprété par deux comédiens, mais il est l'objet d'une sorte de mise en abyme débouchant sur une réflexion autour de la notion de représentation.

Cet entretien, qui a eu lieu en 1979 entre Claude Lanzmann et le Suisse Maurice Rossel, délégué du CICR (Comité international de la Croix rouge) envoyé en Allemagne en 1942 pour faire un état des lieux, devait initialement faire partie du film Shoah, mais finalement Lanzmann en a fait un film indépendant tout à fait passionnant quant à la manière du réalisateur de conduire l'entretien et à ce que révèle l'attitude de Rossel. Lanzmann a habilement joué pour contraindre Rossel à accepter l'interview. Il cherchait à sonder cet homme qui, à la suite de sa visite au camp de prisonniers de guerre, au camp d'extermination d'Auschwitz et surtout à Theresienstadt, a écrit un rapport dans lequel il ne signale rien de particulier ; il a observé des conditions de vie très décentes à Theresienstadt et même une certaine suffisance chez les Juifs du ghetto. Il restera convaincu trente ans plus tard, que ces « Israélites » étaient des notables qui avaient payé pour « durer ». Lanzmann finit par dire clairement qu'il s'agissait d'une mise en scène orchestrée avec grande précision par les nazis et interprétée par des déportés terrorisés dont la plupart ont fini gazés. Epstein, le Judenrat (chef du camp), que Rossel prend pour un privilégié, a lui-même été assassiné deux

mois après la visite. Rossel avait pourtant pour mission de voir au-delà du réel, c'était même l'essentiel de son travail. Or, tout en reconnaissant que « tout était du théâtre », il a pris pour argent comptant ce qu'on lui a montré, les rues bien propres, les panneaux de signalisation, la pseudo-synagogue, etc. ; non, il n'y avait aucune odeur particulière ; certes il a bien vu ces « squelettes ambulants dont seuls les yeux vivaient » qu'il qualifie de « vivants qui passent ».

La mise en scène d'Eric Didry, nourrie des rushes de *Shoah*, propose « la visite de la visite » et élargit la perspective au contexte historique où plane la suspicion de mensonges. Ce n'est certainement pas un hasard si le CICR lui a demandé d'enquêter au-delà des apparences, mais cela n'étonne pas Rossel pour autant. Les deux comédiens élaborent un dialogue tendu, une joute polie en terrain miné. Lanzmann (Frédéric Noaille), sur un ton courtois, ne lâche pas sa proie tout en veillant à ne pas provoquer directement son interlocuteur qui mettrait fin à l'entretien, mais, de question en question, le traque un peu plus. Rossel (Nicolas Bouchaud), véritable ventre mou, s'embrouille souvent, montre des signes de malaise, et tout à coup affirme de manière péremptoire des positions intenable qui l'accusent à son insu, révélant la profonde médiocrité de l'exécutant passif dont le rapport qualifié de « rose » par Lanzmann, sera un blanc-seing pour poursuivre les déportations. Dommage que le metteur en scène ait eu besoin de ces intermèdes chanson et pantomime dont on ne saisit pas l'utilité.

Exception faite de cette réserve, ce spectacle invite à une réflexion sur le vrai et le faux, sur la notion de représentation qui peut autant cacher que montrer, être un leurre tout autant qu'un miroir.

## UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE

« UN VIVANT QUI PASSE » D'APRÈS CLAUDE LANZMANN

DENIS SANGLARD

19.12.2021

**fff**

Maurice Rossel, personnage historique depuis que Claude Lanzmann, après *Shoah*, lui a consacré un film, est celui qui, chargé par le CICR de voir ce qui se passe à Theresienstadt et à Auschwitz, affirme n'avoir rien vu. Une cécité lourde de conséquence. Theresienstadt, présenté par les nazis comme un ghetto modèle, œuvre de propagande, était en réalité un camp de transit pour Treblinka et Auschwitz, où les juifs étaient contraints de jouer une comédie macabre devant les visiteurs, exécutés à la moindre tentative de résistance. Le 23 juin 1944 Maurice Rossel est le premier fonctionnaire international à entrer dans cette ville « *Potemkine* », une visite guidée et organisée par les nazis. Dans son rapport il ne voit rien « *au-delà* », comme lui demandait le CICR. Le rapport est ainsi conforme aux volontés des nazis. Conséquence lourde qui rend possible les déportations et la solution finale. De même sera-t-il aveugle à la fin de cette même année en visitant Auschwitz. Aucune mise en scène là de la part des nazis, mais il ne verra ni les trains, ni les fours. Quelques prisonniers maigres, oui, dont « *ils n'y avaient que les yeux qui vivaient* » et qui regardaient « *ce vivant qui passait* ». Mais rien qui ne l'alerte davantage.

**Un vivant qui passe** est un documentaire de Claude Lanzmann, en marge et complément de *Shoah*. Mais Nicolas Bouchaud n'est pas parti de ce film mais des rushs. Dans ceux-ci même si la responsabilité individuelle de Maurice Rossel apparaît, elle est replacée dans un contexte bien plus large : le fonctionnement même des organismes internationaux et du CICR, leur propre responsabilité, leur volonté de neutralité et de fait leur silence volontaire. La cécité de

Maurice Rossel est le symptôme d'un aveuglement plus général qui rend possible la solution finale. Certes au fil des questions de Claude Lanzmann qui, comme à son habitude, ne lâche rien et pousse Maurice Rossel, s'affirmant de gauche et antinazi, dans ses retranchements, l'antisémitisme et l'indifférence à l'autre sourdent, oui, mais la question centrale n'est pas de le juger mais de comprendre les mécanismes plus généraux qui ont permis cet aveuglement. Propagande, mises en scènes, jeu de dupes... Il y a quelque chose d'intensément théâtral dans les faits, ce dialogue et cette volonté de mettre en scène la réalité et l'Histoire.

Décors en trompe l'œil pour une vérité en trompe l'œil. La mise en scène joue de cette perspective, de cette mise en abyme vertigineuse qui voit l'illusion au fil du dialogue céder le pas à la réalité. Et Nicolas Bouchaud qui incarne ici Maurice Rossel, donnant à celui-ci une certaine banalité est d'une justesse terrifiante. Ni bourreau, ni héros, ni victime il est avant tout ce fonctionnaire obtus, ainsi se présente-il, qui ne faisait que son devoir et qui n'a pas su voir « *au-delà* ». Se dégageant de fait et fermement de toute responsabilité. Et c'est glaçant jusqu'au malaise. Face à lui, le jeune Frédéric Noaille impose un Lanzmann charmeur mais têtu et redoutable interviewer. Maurice Rossel est celui qui est passé à côté de son destin héroïque, du témoin capital, mais révèle malgré lui ce que soulignait Hannah Arendt lors du procès Eichmann, la banalité du mal, à savoir la culpabilité de ceux qui loin du pouvoir, alors qu'ils en avaient les moyens, n'ont rien fait. Une cécité tragique. Qui pose question encore aujourd'hui, plus que jamais.

## POLITIS

### « UN VIVANT QUI PASSE » : VOIR OU NE PAS VOIR

Propos recueillis par  
LAURE DAUTZENBERG

10.11.2021



© Jean-Louis Fernandez

« Sur un évènement aussi considérable que la Shoah,  
il ne suffit pas de dire *c'est horrible* ».

**Nicolas Bouchaud** revient au Théâtre de la Bastille avec *Un vivant qui passe*, adapté du film du même nom de Claude Lanzmann. Une pièce sur la banalité du mal, la haine de l'autre, l'acte de montrer et celui de voir.

**Nicolas Bouchaud** s'empare du documentaire de Claude Lanzmann réalisé à partir de rushes non utilisés dans *Shoah* :

« Il faut essayer de voir, de comprendre les mécanismes qui font que quelqu'un comme Maurice Rossel, sans doute aveuglé par son antisémitisme mais qui était clairement antinazi, est pris dans une partie de théâtre sinistre et écrit le rapport que les nazis veulent qu'il fasse. Dans les moindres détails.

*Un vivant qui passe* n'est pas seulement le drame du seul Maurice Rossel, c'est celui d'un homme pris dans cette période de l'histoire et dans des mécanismes bureaucratiques qui font qu'à un moment, tout le monde savait ce qu'il se passait, et que pourtant rien n'a été fait. L'extermination des juifs d'Europe centrale vient, certes, au départ, d'une idéologie raciste, mais ce n'est pas le racisme à lui seul qui rend possible une telle production industrielle de cadavres. C'est l'ingénierie sociale, ce sont les industries, l'économie. C'est le silence et le mensonge de l'Allemagne, de la France, de la Suisse, des pays européens et de leurs institutions.

Le film montre comment une personne travaillant au sein de l'institution « Croix rouge internationale » et en accord avec celle-ci, ne veut plus ou ne peut plus faire un pas de côté. Le rapport positif de Maurice Rossel sur Theresienstadt, ghetto de transit vers Auschwitz et Treblinka, a des conséquences terribles. Il rend possible la poursuite des déportations. C'est concret. Et c'est cela dont parle *Un vivant qui passe* et qu'il est intéressant de regarder : comment la machine de mort fonctionne et comment peut-elle continuer à fonctionner ?

Toute la question d'*Un vivant qui passe* : qu'est-ce que c'est que voir ? Qu'est-ce que c'est que de ne pas voir ? Comment Maurice Rossel n'a pas vu ou pas senti que sa visite à **Theresienstadt** était organisée par les Allemands comme un théâtre macabre destiné à tromper les regards de l'extérieur ? »

# la terrasse

## LA TERRASSE

« UN VIVANT QUI PASSE » D'APRÈS CLAUDE LANZMANN  
MISE EN SCÈNE D'ÉRIC DIDRY

MANUEL PIOLAT SOLEYMAT

27.09.2021



© Jean-Louis Fernandez

**Dans une mise en scène d'Éric Didry, Nicolas Bouchaud et Frédéric Noaille livrent une version théâtrale d'*Un Vivant qui passe*. Cet entretien-documentaire tourné par Claude Lanzmann en 1979 donne à entendre le témoignage de Maurice Rossel, délégué suisse du Comité international de la Croix-Rouge qui, en 1943 et 1944, se rendit à Auschwitz et prit part au simulacre de visite qu'organisèrent les nazis au « ghetto modèle » de Theresienstadt.**

Alors que Samy Frey s'empare d'*Un Vivant qui passe* par le biais d'une lecture présentée au Théâtre de L'Atelier (critique parue dans nos colonnes le 16 septembre), c'est un spectacle pour deux comédiens que le metteur en scène Éric Didry et sa collaboratrice artistique Véronique Timsit viennent de créer à partir du même texte, à la Scène nationale d'Annecy, avant de partir en tournée sur les routes de France. Retranscription de l'entretien que Claude Lanzmann eut avec Maurice Rossel, alors que le réalisateur tournait *Shoah*, *Un Vivant qui passe* nous permet d'assister à une entrevue de la plus haute intensité sur les conditions et les implications des visites qu'effectua le médecin suisse à Auschwitz et à Theresienstadt, durant la Seconde guerre mondiale. Devant un mur peint figurant l'intérieur bourgeois de l'interviewé, Nicolas Bouchaud (Maurice Rossel) et Frédéric Noaille (Claude Lanzmann) s'emparent de ce sujet grave avec une volonté manifeste d'incarnation et de fluidité. Comme si l'un et l'autre faisaient tout pour éviter de tomber dans la gravité de ce témoignage d'exception.

### **Un sujet qui oblige**

Plutôt que de chercher à faire naître la tension sourde, l'asphyxie progressive que révèlent les images filmées de cet échange policé mais ferme – long moment suspendu dont les silences se révèlent lourds de sens – les deux acteurs se lancent dans un jeu du chat et de la souris. Parfois debout, parfois assis, chantant et dansant à l'occasion, Nicolas Bouchaud et Frédéric Noaille ne trouvent pas le ton et la présence qui pourraient rendre compte d'un sujet qui, évidemment, oblige. Infamie du sous-texte, des arrière-pensées, radicalité d'un face-à-face que Claude Lanzmann mène d'une main de maître, *Un Vivant qui passe* nous place devant un homme qui n'a pas voulu voir et dénoncer la mise en scène que les nazis avaient organisée pour sa vue à Theresienstadt. Plus de 30 ans après les faits, il répand encore des propos qui tiennent du plus pur antisémitisme. On devrait être en apnée durant une rencontre d'une telle valeur et d'une telle complexité. Mais le spectacle avance sans qu'aucune paralysie ne s'impose.

## THÉÂTRE DU BLOG

### « UN VIVANT QUI PASSE » D'APRÈS CLAUDE LANZMANN

MIREILLE DAVIDOVICI

21.09.2021

Nicolas Bouchaud aime se confronter avec des textes non théâtraux : « Cela m'oblige à imaginer la scène comme l'endroit idéal pour les faire entendre. (...) La seule chose dont nous sommes absolument sûrs, à chaque fois : il nous faudra interroger les moyens spécifiques du théâtre et ceux de l'acteur pour arriver à transmettre ces œuvres aux spectateurs. » Après *Maîtres anciens*, un roman de Thomas Bernhard ou *Le Méridien*, un discours de Paul Celan (voir *Le Théâtre du blog*), il s'attaque à un documentaire de Claude Lanzmann : *Un vivant qui passe* (1997 réalisé à partir d'une interview qu'il n'avait pas utilisée pour *Shoah* et où déportés et soldats nazis restent hors-champ : le docteur Maurice Rossel, délégué du Comité international de la Croix-Rouge est allé par deux fois au cœur du système d'extermination nazie, à Auschwitz puis à Theresienstadt. Des quinze bobines de rushes non montés et préalables au film -soit centre trente pages de texte- est sortie, cette adaptation d'une heure et demi.

Pour tout décor, un fauteuil Voltaire, devant une peinture en trompe-l'œil, réplique exacte du bureau du vieux médecin de campagne suisse qui reçoit la visite-surprise du réalisateur. Les bruits alentour : jeux d'enfants, travaux, chants d'oiseaux tirés de la bande-son, font entendre la vie d'un village, au-delà du huis-clos où Claude Lanzmann cherche à entendre des éclats de vérité chez cet homme à la mémoire réticente. Les questions se font précises, poliment insistantes pour faire surgir une parole plus authentique et pour qu'il sorte enfin de sa réserve et de ses gonds. Ce combat pied-à-pied entre les deux hommes est en soi théâtral, finement joué par un Frédéric

Noaille pugnace (Claude Lanzmann) et un Nicolas Bouchaud embarrassé et faussement naïf (le docteur). Le cinéaste ménage lui-même un coup de théâtre en exhumant le rapport d'inspection peu accablant sur Theresienstadt produit par son interlocuteur à l'époque.

Dans la mise en scène, des ajouts décalés comme l'écoute de bandes sonores authentiques enregistrées à Theresienstadt et une chanson composée là-bas, *La Ville comme si*, interprétée comme un numéro de cabaret triste, nous arrachent une grande émotion. En phase avec les moments où le témoin craque et reconnaît avoir été victime d'une farce à Theresienstadt, le 23 juin 1944. Terezin, rebaptisé Theresienstadt par les occupants allemands en Tchécoslovaquie, ce « ghetto modèle » où, selon Eichmann, les juifs « vivent d'après leur goût », était en réalité, un camp de transit, dernière étape avant les camps d'extermination d'Auschwitz, Treblinka et Sobibor. Claude Lanzmann rappelle à son interlocuteur que, pour la propagande nazie, quelques mois avant la visite de la Croix-Rouge, une campagne d'« embellissement » avait été entreprise.

Maurice Rossel se retrouvait donc au cœur d'une ville entièrement factice où les détenus étaient obligés de jouer la comédie sous peine de mort. Il dit, dans un premier temps, n'avoir rien vu de la supercherie. Il prend des photos, voit des enfants jouer et s'étonne de l'attitude un peu « passive » des juifs autour de lui... Qu'a-t-il vu à Auschwitz, et surtout à Theresienstadt ? A force d'être cuisiné, il livre des indices, des détails sur les « fantômes » vivants d'Auschwitz en pyjama rayé où il s'est senti comme « un vivant qui passe ». Et, dans "La Ville comme si" de la chanson des

déportés, il a eu l'impression d'un faux : « J'ai visité cette visite (*sic*) organisée, avoue-t-il enfin. Une visite arrangée. Une pièce de théâtre. Là, on avait l'impression d'une atmosphère faussée. »

Le spectacle pose plusieurs questions : d'abord celle de la mémoire que Maurice Rossel a essayé d'effacer et dont Claude Lanzmann lui arrache des bribes. La confusion d'un témoin qui s'empêtre entre souvenirs et informations a posteriori. Pourquoi, comme bien d'autres, Maurice Rossel a-t-il dissimulé la vérité, alors qu'il aurait dû la déceler ? Il l'avoue lui-même : « Tout le monde a rampé devant la puissance allemande. (...) Et nos grands-bourgeois avaient plus peur du communisme, que de monsieur Hitler. Les Helvètes étaient presque tous germanophiles et ça se sentait aussi au C.I.C.R. »

Plus généralement, qu'est-ce que regarder et ne pas voir ? Comment ce témoin se laissa-t-il aveugler, alors que sa mission de délégué de la Croix rouge consistait à « voir au-delà » ? Et nous, ne sommes-nous pas confrontés chaque jour à ce genre de choses ? « Cet homme, ni bourreau, ni victime, est d'une certaine façon, celui que nous pourrions tous être ou que nous avons peut-être déjà été, dit Nicolas Bouchaud. (...) Claude Lanzmann, nous convoque en tant que spectateurs et témoins et nous invite à porter notre attention sur une histoire qui fait intégralement partie de la nôtre. »

Il faut aller voir ce spectacle qui pose avec finesse toutes ces questions et nous replonge dans le débat du comment et du pourquoi cette barbarie a pu encore exister devant de si nombreux témoins ? Sans compter toutes les autres questions qui continuent à se poser sous nos yeux. Le théâtre fait ici avec talent son devoir de mémoire...



© Jean-Louis Fernandez



---

**CONTACTS PRODUCTION**

**Margot Maizy**  
margot.maizy@ottoulouse.fr

**Nicolas Roux**  
nicolas.roux@ottoulouse.fr



---

**CONTACT PRESSE**

**Agathe Raybaud**  
agathe.raybaud@theatregaronne.com